

VICTOR HUGO ET LA MER

Dorina Chiș-Toia

Assoc. Prof., PhD, "Eftimie Murgu" University of Reșița

Abstract : Attracted by the sea, Victor Hugo will recall it in many of his poems. For instance, the ocean represents a calm vastitude which makes you meditate. But it can also run wild, becoming destructive. Many creatures inhabit the ocean, creatures which seem to populate Victor Hugo himself. In the same time, we have to observe that his beloved daughter Léopoldine was drown in the Seine and there are many women who wait for their fishermen husbands who will never come back. We will try to present the sea and its significances in a small part of Victor Hugo's work.

Keywords: sea, ocean, love, meditation, destruction, danger

Victor Hugo est l'homme qui se confond avec le XIX^{ème} siècle. Il est lui-même la légende du XIX^{ème} siècle. Le parcours politique est étonnant: il évolue progressivement, tout au long de sa vie, de droite jusqu'à l'extrême gauche. Déterminée au début par l'influence de ses parents, ensuite par celle du romantisme, il a été royaliste avant d'être libéral. Parmi ses idéaux politiques nous mentionnons : l'abolition de la peine de mort, la réforme de la magistrature, la défense des droits de la femme, l'instruction obligatoire et gratuite, ainsi que la création des Etats Unis d'Europe.

Pendant la troisième République, Hugo devient emblème nationale: de nombreux hommes politiques, admirateurs, écrivains viennent lui rendre hommage. En 1876 il est élu sénateur. Le jour de son 80^{ème} anniversaire, des milliers de gens ont défilé sous les fenêtres de sa maison en l'acclamant. Ses derniers vœux ont été accomplis : à l'enterrement une foule immense a veillé son cercueil déposé sous l'Arc de Triomphe, puis au Panthéon.

Cette personnalité avec une œuvre énorme et incroyable, dont Baudelaire affirmait qu'elle possède „non seulement de la grandeur, mais aussi de l'universalité”, est „un génie sans frontières” qui „apparaît toujours comme la statue de la méditation en mouvement”.

Victor Hugo nous a laissé en héritage une vaste création littéraire, dont la thématique est variée. Un des thèmes présents dans son œuvre est *la mer*, qu'il a découverte assez tard (né en 1802, il a passé quelques jours, en 1816, au bord de la Méditerranée, mais il l'a vraiment rencontrée en 1836 quand, à côté de Juliette Drouet, a voyagé en Normandie : 15 juin-20 juillet). Suite à la première rencontre, Victor Hugo a composé le poème «Côtes de Provence» :

«Que j'aime à contempler cette mer imposante !
Quand Phœbus dans les cieux élève son essor,
Que j'aime à voir briller cette onde éblouissante,
Et ce cristal mouvant se changer en flots d'or !»¹

La première description de la mer qui paraisse dans un recueil, *Les Orientales*, se caractérise par sa neutralité :

«La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor.

L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

¹« Côtes de Provence », in *Trois cahiers de vers français*, Œuvres poétiques, t. I, Pléiade, 1964, p. 36 in Marie Blain-Pinel, *La mer, miroir d'infini*, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 145.

Ici les flots, là-bas les ondes ;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ;
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes.»²

Elle souligne, par un rythme et des répétitions quasi mimétiques, à travers une originale présentation par entassement, l'immensité et la monotonie de la mer, mais demeure totalement extérieure au poète qui n'intervient pas pour donner son sentiment. Fait rare dans une œuvre où l'omniprésence du « je » commande la lecture du monde. Tel est le cas dans « Soirée en mer » où, de façon originale, sont confrontés deux regards, celui du poète et celui de sa compagne :

«C'est que je vois les flots sombres,
Toi, les astres enchantés !»³

La terreur devant les forces cosmiques engendre un substrat mythologique de l'horreur présentée comme indescriptible, qui s'exprime à travers l'hyperbole, l'accumulation, le bouleversement rythmique, l'allitération imitative, rauque et agressive. Tout aussi bien que les longues pages des romans, quelques vers des « Pauvres gens » résumant et concentrent par leur extrême expressivité sonore la vision hugolienne du déchaînement marin :

«Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot. [...]
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.»⁴

Ensuite, en 1840, lors de la parution du recueil *Les rayons et les Ombres*, on découvre, parmi les autres, le poème *Oceano Nox*, un exemple de la fascination de Victor Hugo pour cet élément liquide :

«Ô combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !»

En même temps, dans ces vers Hugo souligne le caractère universel du combat de l'homme contre la mer et celui du progrès contre le chaos.

Laura El Makki et Guillaume Gallienne⁵ sont convaincus que la mer «est pour le poète une amante dangereuse, douce et impétueuse à la fois, une force de la nature admirée et

²*Les Orientales*, I, « Le Feu du ciel 1^{er} novembre », 1828, t. I, p. 418, in Marie Blain-Pinel, *Idem*, p.

³*Les Voix intérieures*, XVII, « Soirée en mer », t. I, p. 862 in Marie Blain-Pinel, *Idem*

⁴*La Légende des siècles*, 1^{re} série, XII, III, t. II, p. 794 in Marie Blain-Pinel, *Idem*

⁵*Un été avec Victor Hugo*, Equateurs France Inter, 2016, p. 105.

crainte». Une admiration spéciale naît en exil, à Jersey ou à Guernesey⁶, ou Victor Hugo l'a vue chaque jour, de sa fenêtre, en tant que compagne d'infortune : «Les pêcheurs rudoyés de cet ouest battu des vents font des pilotes habiles. La mer est particulière dans les îles de la Manche. La baie de Cancale, tout proche, est le point du monde où les marées marnent le plus»⁷. Dangereuse et insoumise, la mer cache trois dangers que les marins devraient connaître : «Les grands périls de ces parages sont les périls invisibles, toujours présents, et d'autant plus funestes que le temps est plus beau. Dans ces rencontres-là, une manœuvre spéciale est nécessaire. Les marins de l'ouest de Guernesey excellent dans cette sorte de manœuvre qu'on pourrait nommer préventive. Personne n'a étudié comme eux les trois dangers de la mer tranquille, le singe, l'anuble, et le derruble. Le singe (swinge), c'est le courant ; l'anuble (lieu obscur), c'est le bas-fond ; le derruble (qu'on prononce le terrible), c'est le tourbillon, le nombril, l'entonnoir de roches sous-jacentes, le puits sous la mer»⁸.

La beauté dangereuse des rochers fracassés par les vagues représente également un spectacle, car ici la vague est courte et violente : «Qui longe cette côte passe par une série de mirages. A chaque instant le rocher essaie de vous faire sa dupe. Où les illusions vont-elles se nicher ? Dans le granit. Rien de plus étrange. D'énormes crapauds de pierre sont là, sortis de l'eau sans doute pour respirer ; des nonnes géantes se hâtent, penchées sur l'horizon ; les plis pétrifiés de leur voile ont la forme de la fuite du vent ; des rois à couronnes ploutoniennes méditent sur de massifs trônes à qui l'écume n'est pas épargnée ; des êtres quelconques enfouis dans la roche dressent leurs bras dehors, on voit les doigts des mains ouvertes. Tout cela c'est la côte informe [...]. Voici une forteresse, voici un temple fruste, voici un chaos de masures et de murs démantelés, tout l'arrachement d'une ville déserte. Il n'existe ni ville, ni temple, ni forteresse ; c'est la falaise»⁹.

Au cœur de l'horrible et du difforme évoluent avec grâce des algues apportant couleurs et lignes délicatement arabesques, dans une lumière paradisiaque :

Les magnifiques moisissures de la mer mettaient du velours sur les angles du granit. Les escarpements étaient festonnés de lianes grandiflores, adroites à ne point tomber, et qui semblaient intelligentes, tant elles ornaient bien. Des pariétaires à bouquets bizarres montraient leurs touffes à propos et avec goût. [...] Rien de plus troublant et de plus énigmatique que ce faste dans cette cave. Ce qui dominait, c'était l'enchantement. La végétation fantasque et la stratification informe s'accordaient et dégageaient une harmonie. Ce mariage de choses farouches était heureux. [...] Des piliers massifs avaient pour chapiteaux et pour ligatures de frêles guirlandes toutes pénétrées de frémissement, on songeait à des doigts de fées chatouillant des pieds de béhémoths, et le rocher soutenait la plante et la plante étreignait le rocher avec une grâce monstrueuse¹⁰.

De même, «Les orages sur l'archipel de la Manche, nous l'avons dit, sont terribles. Les archipels sont les pays du vent. Entre chaque île, il y a un corridor qui fait soufflet. Loi mauvaise pour la mer et bonne pour la terre. Le vent emporte les miasmes et apporte les naufrages. Cette loi est sur les Channel Islands comme sur les autres archipels»¹¹.

⁶ «Les îles de la Manche sont des morceaux de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre. De là une nationalité complexe. Les jersiais et les guernesiais ne sont certainement pas anglais sans le vouloir, mais ils sont français sans le savoir. S'ils le savent, ils tiennent à l'oublier. Cela se voit un peu au français qu'ils parlent». Victor Hugo, *L'archipel de la Manche*, 1883, p. 23.

⁷ Victor Hugo, *L'Archipel de la Manche*, 1883, p. 6.

⁸ *Ibidem*, p. 10-11.

⁹ *Ibidem*, p. 13-14

¹⁰ Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*, p. 511-512.

¹¹ *Ibidem*, p. 24.

Un autre ouvrage consacré à la mer et à ses courageux marins est le roman *Les travailleurs de la mer*¹², où Hugo laisse entendre la voix profonde de l'océan et des hommes qui la défient. C'est l'histoire de Gilliatt, pêcheur brave qui, seul face à la grandeur de l'océan, va faire tout son possible pour sauver un navire du naufrage : «L'instant fut effroyable. Averse, ouragan, fulguration, fulmination, vagues jusqu'aux nuages, écume, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres. Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait. Pour un pauvre homme, engagé, comme Gilliatt, avec une barque chargée, dans un entredeux de rochers en pleine mer, pas de crise plus menaçante. [...] Nul répit, pas d'interruption, pas de trêve, pas de reprise d'haleine. Il y a on ne sait quelle lâcheté dans cette prodigalité de l'inépuisable. On sent que c'est le poumon de l'infini qui souffle. [...] Par moments, cela avait l'air de parler, comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairons, des trépидations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment „appel de l'Océan”»¹³.

Dans le livre *Les amours d'un poète*¹⁴, Louis Barthou fait voir le jour toute une série de documents inédits sur la vie et les amours de Victor Hugo. La mer y est présente, dans les lettres. Dans celle écrite par Victor Hugo à Juliette Drouet, le 9 août 1834, le ciel et la mer prennent leurs couleurs selon l'état d'esprit des protagonistes : «Il est sept heures du soir. Le temps est comme notre destinée : après une journée de brume et d'orage, nous venons d'avoir un beau jour. Le ciel et la mer, tristes et gris pendant notre séparation, se sont faits bleus et sereins pour te sourire avec moi. Belle âme ! Dieu t'aime !»¹⁵.

Ensuite, dans une sélection de citations inédites, présentées quelques pages plus loin, recueillis par l'auteur, qui a eu „la bonne fortune” de mettre la main sur le carnet de voyage de 1836, on remarque la musique mystérieuse de la mer, son cri désespéré, des monstres cachés dans l'océan, capables de soulever les vagues avec leurs dos énormes : «J'écoutais cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte. Un râle affreux se déchirait sur les galets qui roulaient éperdus sous la blanche salive de l'Océan. Chaque flot jetait à son tour sous nos pieds son cri désespéré. Un rugissement sourd et profond emplissait au loin toute la mer, comme si l'ont eu entendu bondir et hurler une foule de monstres cachés dans l'ombre de l'Océan et soulever les vagues avec leurs dos énormes.»¹⁶

Et puis quelques vers d'une grande beauté :
 «... Enfant, qu'il est doux, qu'il est doux
 De voir sortir des eaux, après la traversée,
 Longtemps par tant de vents sur tant de flots poussés,
 Le rivage éclatant de soleil inondé,
 La terre, les gazons, les granits et leurs craies,
 Ou la chauve falaise avec ses mille raies
 Comme un grand front ride !»¹⁷

Continuant l'histoire de Victor Hugo, Louis Barthou retient les observations de 15 juillet, quand «Victor Hugo est à Fécamp, où la conduit le désir, auquel il n'a pas pu résister, de revoir la mer. Quand il en sort, le soir, à six heures, il est saisi, au haut de la cote, par le

¹² 1866: «Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable».

¹³ Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*, p. 631-632.

¹⁴ Paris, Artheme Fayard & Cie, Editeurs – Paris, 1926.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 68.

¹⁶ *Ibidem*, p. 84.

¹⁷ *Ibidem*, p. 84.

spectacle qui se déroule sous ses yeux et son crayon jette les vers suivants, que son œuvre n'a pas encore recueillis :

«Mer pareille à la destinée !
Mer triste au chant mystérieux !
Dis-nous quelle force obstinée,
Quel vent de la terre ou des cieux
Sur tes bords que ta vague broie
Te prend, te jette et te renvoie
Et te précipite toujours,
Et par moments joyeux ou sombres
Peint des rayons ou couvre d'ombres
Tes flots mêlés comme nos jours ! »¹⁸

Le 16 juillet, Victor Hugo a eu la chance de voir la première tempête de sa vie, à Saint-Valery-en Caux. A cette occasion, il écrit :

«Devant moi l'air et l'onde ouvraient leur double abîme.
Quelque chose de grand semblait tomber des cieux.
Le bruit de l'océan sinistre et furieux
Couvrait de l'humble port les rumeurs pacifiques.
Le soleil, d'où pendaient des rayons magnifiques,
A travers un réseau de nuages flottants
S'épandait sur la mer qui brillait par instants.
Le vent chassait les flots ou de formes sans nombre
Courait. Des vagues d'eau berçaient des vagues d'ombre,
L'ensemble était immense et l'on y sentait Dieu.»¹⁹

Quelques jours avant, il avait vu de pauvres femmes de marins qui priaient à genoux pour leurs maris qui risquaient la vie sur la mer à Notre-Dame-de-la-Délivrance.

Un évènement vécu avec intensité c'est la mort de sa fille, Léopoldine, à 19 ans, en 1843, noyée dans la Seine. C'était très dur à vivre et traumatisant pour le poète et cette mort le suivra jusqu'à la fin de sa vie. Au moment de la mort de sa fille il était en vacances dans les Pyrénées avec Juliette Drouet, l'amour de sa vie. C'est à peine sur le chemin de retour, dans un café à Rochefort, qu'il apprend la nouvelle, le lendemain des funérailles.

Dans son ouvrage, *La tragique existence de Victor Hugo*, Léon Daudet²⁰ surprend avec beaucoup de talent l'état d'esprit du père qui vient d'apprendre la mort de sa fille chérie : «Sur l'impériale de la diligence qui va de Rochefort à la Rochelle, mal abrite contre le vent de septembre, seul et désespéré, Hugo sanglote, il vient de dépasser la quarantaine et voilà le second malheur, pire que le premier, qui fond sur lui comme un grand oiseau noir. Sa fille chérie, sa Léopoldine est morte noyée dans l'estuaire de la Seine, à Villequier, avec son époux Charles Vacquerie. Ils venaient de se marier. La nouvelle lui est parvenue par un bout du journal *Le Siècle*, lu dans une auberge de Soubise, alors qu'ils revenaient d'une escapade d'amants, Juliette et lui. Après cette lecture, le père s'est levé, avec cette pensée unique fuir, qui est celle des circonstances tragiques, des extrêmes douleurs... fuir les souvenirs, fuir les images, fuir les mots, fuir les cris désordonnés de la conscience, fuir n'importe où, hors de soi-même et hors du monde. [...] Il revoit l'enfant, la Didine adorée, venant les retrouver au lit, Adèle et lui, et jouant à les embrasser. Puis, aussitôt, il l'imagine noyée dans des conditions qu'il ignore, qu'il ignora toujours, accrochée au cou de son jeune mari, priant, car

¹⁸ *Ibidem*, p. 85.

¹⁹ *Ibidem*, p. 85.

²⁰ Paris, Editions Albin Michel, 1937, p. 70.

elle était pieuse, appelant la Providence au secours, s'accrochant à la barque retournée, entraînée par le courant et s'étouffant d'eau dans une clameur suprême.»

Victor Hugo a écrit de beaux poèmes à ce sujet, le plus connu étant *Demain, dès l'aube* (1847). C'est un poème dans lequel le long voyage dont il parle c'est à la fois un voyage matériel et spirituel, sentimental, sans oublier le deuil que le poète fait. N'oublions pas que Victor Hugo arrive à la tombe de sa fille trois ans après la mort de celle-ci.

«Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe

Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.»

Ce poème comporte plusieurs interprétations. On pourrait le lire en tant que poème d'amour, adresse à une femme aimée et vivante, l'alternance *je-tu* étant présente tout comme le présent des verbes : *vois-tu, je sais, tu m'attends*. Les verbes de mouvement indiquent, à leur tour, un possible itinéraire : *je partirai, j'irai, je marcherai, j'arriverai*, accompagnés par des indications temporelles : *Demain, dès l'aube, à l'heure où ; le jour ; du soir*. Il faut également retenir les indications spatiales : *campagne, forêt, montagne, les voiles (suggérant la mer), tombe*. Les verbes au futur suggèrent la détermination du poète et sa volonté : *je partirai*.

Dans la deuxième partie du poème le registre change : le poète est *Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées, /Triste* et la lumière (blanchit) devient obscurité : *Sans rien voir [...] le jour pour moi sera comme la nuit*.

Les deux vers finals indiquent la fin du voyage : la tombe d'un être aimé, où il arrive pour se recueillir et pour y déposer un bouquet de fleurs : *je mettrai sur ta tombe/ Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur*.

Amélie Vioux considère que «le bouquet de houx vert et de bruyère en fleur du dernier vers évoque l'idée d'un renouveau. Le houx vert symbolise en effet l'éternité, l'immortalité. Cette image est redoublée par le pouvoir de la poésie qui immortalise les images qu'elle représente ».²¹

Pour conclure, on va souligner une fois de plus l'importance que la mer a eue dans l'existence tellement tourmentée de ce géant : la mer a été comme une compagne pour l'écrivain surnommé « l'homme-océan » : tantôt calme et tranquille, tantôt terrible et furieuse. De toute façon, Hugo a su la respecter, car au-delà de la nourriture quelle fournisse aux gens, elle sépare mais unit en même temps.

BIBLIOGRAPHY

Barthou, Louis, *Les amours d'un poète*, Arthème Fayard & Cie Editeurs, Paris, 1926.
Blain-Pinel, Marie, *La mer, miroir d'infini*, Presses universitaires de Rennes, 2003.

²¹<https://commentairecompose.fr/demain-des-l-aube-victor-hugo/>

Daudet, Léon, *La tragique existence de Victor Hugo*, Paris, Editions Albin Michel, 1937.

Hugo, Victor, *L'Archipel de la Manche*, 1883.

Hugo, Victor, *Les châtiments*, Editions Gallimard, 1998.

Hugo, Victor, *Les travailleurs de la mer*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*.

Makki, Laura El, Guillaume Gallienne, *Un été avec Victor Hugo*, Equateurs France Inter, 2016.

<https://commentairecompose.fr/demain-des-1-aube-victor-hugo/>